

le reste. Dans le cas de M. Fréchette, on a cru voir du zèle provenant d'une autre source ; mais n'entrons pas dans ce sujet brûlant. Dans ce pays les littérateurs acceptent bien les éloges, mais se montrent extrêmement sensibles aux reproches. Laissons d'ailleurs flotter l'encens pour atténuer l'aigre odeur de quelques critiques que l'auteur a dû trouver trop violentes.

Il se passera encore quelque temps avant que nous ayons saisi le ton juste de la véritable critique. La politique pénètre partout, brouillé tout et brisé tout, même dans notre petite république des lettres. Un livre paraît. La presse quotidienne s'en empare de suite. Est-ce un ami politique qui l'a écrit ? L'auteur compte-t-il pour quelque chose dans les rangs du parti ? Vite, des colonnes d'éloges ébouriffants ; l'imagination en travail assemble les plus ronflantes épithètes les métaphores les plus hardies, les périodes les plus chargées. Ces éloges sans portée font sourire les véritables amis de la littérature ; mais elles excitent des récriminations dans un camp opposé, et causent des commentaires où se glisse un peu de malveillance. Mais à mesure que notre littérature se fera connaître au dehors, elle aura des juges plus désintéressés.

Quelques-uns de nos critiques ont cependant su s'élever plus haut que le bournier politique ; mais Dieu sait quel accueil on leur a fait. L'un d'eux qui avait donné son appréciation consciencieuse d'une œuvre assez peu remarquable, disait dernièrement qu'il ne croyait pas que l'auteur le lui pardonnerait jamais.

M. Fréchette occupe dans les lettres canadiennes une position élevée. Les commentaires de la presse l'ont mis plus en évidence que ses rivaux. Il jouit de ce privilège avec M. le juge Routhier. Un livre de M. Routhier fait parler tous les journaux et tous les appréciateurs ; tous ceux qui savent tenir une plume se sentent l'envie d'écrire et de dire ce qu'ils pensent du nouvel ouvrage ; les uns louent, les autres blâment. Il en est de même d'un recueil de poésies de M. Fréchette. Notre collaborateur M. Sulte jouit d'un autre privilège assez peu commun dans notre pays. Il écrit, écrit sans cesse, sabre à droite et à gauche, parle de